



Les Français et la Bible : une relation distante ?

Selon l'enquête d'opinion Ipsos/ABF sur « **Les Français et la Bible** »¹, 37 % des Français possèdent une Bible dans leur foyer. Mais sur ces 37 %, 7,5 % seulement la lisent assez régulièrement. En même temps, les Français en reconnaissent souvent l'intérêt : 46 % estiment que l'intérêt principal de la lecture de la Bible est religieux et spirituel, et 43 % considèrent qu'il est culturel et littéraire ou historique. Que penser de ces chiffres ?



JACQUES
NUSSBAUMER

Cette enquête brosse un tableau général du rapport des Français à la Bible, à partir d'un échantillon de 1017 personnes, et il ne faudrait pas tirer plus de conclusions qu'elle ne le permet. Les grandes catégories utilisées pour analyser les réponses peuvent cacher de grandes disparités.

Par exemple, les Français sont divisés en trois grandes catégories quant à la religion : les catholiques, les adeptes d'autres religions et les personnes non rattachées à une religion. Les « autres religions » regroupent donc protestants, musulmans, bouddhistes, etc. On peut raisonnablement faire

l'hypothèse que les réponses données par un protestant seront très différentes de celles d'un hindouiste ! La catégorie des « sans religion » est également composite : elle rassemble des athées, des agnostiques et, probablement, des adeptes de philosophies diverses. Le ministre français de la Culture et de la Communication, dans son discours d'inauguration de l'exposition de l'Alliance biblique française à l'UNESCO, se présentait lui-même comme « *agnostique empreint de spiritualité* ». Son rapport à la Bible est naturellement bien différent de celui d'un athée convaincu et militant !

¹ Enquête d'opinion réalisée par Ipsos pour l'Alliance Biblique Française en janvier 2010 sur un échantillon national représentatif de 1017 personnes, interrogées par téléphone selon la méthode des quotas.

Quelques commentaires pour aller plus loin

Les « catholiques » formant une catégorie très importante², les enquêteurs ont affiné cette catégorie, en distinguant entre « pratiquants » et « non-pratiquants ». On observe alors une très forte disparité des réponses entre les deux groupes. Les catholiques non pratiquants se trouvent sur plusieurs sujets assez proches de la moyenne sur l'ensemble des Français. Au point qu'on trouve plus de lecteurs réguliers dans la catégorie (disparate) des « autres religions » qu'au sein du catholicisme, et plus de catholiques qui ne lisent jamais la Bible que d'adeptes d'autres religions dans le même cas. Il faut peut-être préciser sur ce point que le rapport des catholiques à la lecture des textes bibliques est historiquement différent de celui des protestants. C'est le concile Vatican II (1962-1965)³ qui a véritablement lancé et promu la lecture de la Bible au sein du catholicisme, alors que le magistère était très réservé à cet égard auparavant. On peut donc faire l'hypothèse d'un double mouvement :

- La baisse de la pratique religieuse au sein du catholicisme a pu conduire à un certain désintérêt pour la connaissance religieuse en général, et de la Bible en particulier.
- L'évolution vers un plus grand pluralisme religieux peut avoir incité les catholiques pratiquants à réinvestir les textes fondateurs, encouragés dans ce sens par les recommandations de Vatican II.

Un deuxième élément saillant concerne les différences de génération.

Les jeunes de moins de 25 ans sont moins nombreux que les plus de 60 ans à posséder une Bible et à pratiquer une lecture régulière. Par contre, ils sont nettement plus nombreux à voir comme intérêt principal de la lecture de la Bible l'aspect culturel et littéraire ou historique. Jean-Paul WILLAIME, sociologue, directeur d'études à l'EPHE, suggère que les jeunes ont un autre rapport à la Bible, plus décomplexé⁴. Pour eux, la Bible a plus tendance à pouvoir être considérée hors des convictions religieuses comme un objet de culture ou d'histoire... Il s'agit d'un rapport « sécularisé » au texte biblique : il est à la fois moins important et moins marqué par les convictions religieuses.

Une troisième clé de lecture provient de la différence importante entre les résultats quant à la pratique de lecture de la Bible d'une part, et l'intérêt de la lecture de la Bible d'autre part. À la question « *Pour vous, personnellement, quel est le principal intérêt que l'on peut retirer de la lecture de la Bible ?* », très peu de Français excluent que la Bible ait un intérêt religieux/spirituel, culturel/littéraire ou historique. La lecture de la Bible a un intérêt..., mais pas au point de la lire ! La formulation de la question pourrait d'ailleurs susciter une illusion : elle porte bien sur l'intérêt *potentiel* du texte selon les personnes interrogées et non de l'intérêt réel de ces personnes pour le texte.

² 62 % de la population française selon un sondage CSA/LaVie/Le Monde réalisé par téléphone le 21 mars 2003 auprès d'un échantillon national représentatif de 1000 personnes âgées de 18 ans et plus, constitué selon la méthode des quotas.

³ En particulier au travers de la Constitution Dogmatique *Dei Verbum* ayant trait à l'Écriture.

⁴ Dans son allocution à l'occasion de l'inauguration de l'exposition de l'ABF à l'UNESCO où il commente le sondage Ipsos/ABF.

Ainsi, la moitié des « sans-religion » reconnaît à la Bible un intérêt culturel/littéraire ou historique, bien que 89 % ne la lisent jamais ! La Bible rentre dans la catégorie des livres de référence : ne sommes-nous pas nombreux à posséder un exemplaire d'un grand classique (Zola, Hugo, Balzac) que nous n'avons jamais lu ?

On pourrait s'étonner alors de constater que plusieurs grands récits bibliques soient connus. Sur le podium se trouvent les récits de la Nativité (74 % estiment bien connaître l'histoire) et ceux de la Passion et la Résurrection (70 %). Il serait intéressant de savoir d'où vient cette connaissance : les fêtes religieuses peuvent expliquer la connaissance de la Nativité et de la Passion, mais pas celle de l'histoire de Noé (66 %). Quoi qu'il en soit, si l'on considère que les deux premiers récits sont précisément au fondement de notre foi, on peut se réjouir d'un tel résultat, même si l'on observe lucidement que l'impact spirituel de cette connaissance est limité et bien souvent inexistant.

Enfin, en contraste avec cette connaissance – dont le contenu exact reste à préciser ! – des grands récits, une grande majorité des Français estime que la Bible n'est plutôt pas ou pas du tout présente comme référence culturelle dans la société française. Ce résultat appelle quelques précisions :

- D'abord, le repérage de cette référence culturelle nécessite une connaissance préalable. Pour discerner l'héritage biblique dans les maximes ou les expressions françaises, il faut bien le connaître.

- Deuxièmement, qu'est ce qu'une « référence culturelle » ? Il n'est pas évident que tous les Français en aient la même perception ! Pour celui qui s'est intéressé au patrimoine culturel français, il ne peut que constater l'importance des références bibliques dans la peinture ou dans la littérature. Mais il s'agit là de la « culture cultivée », celle qui implique l'acquisition et la transmission d'un capital culturel significatif. L'impact de la Bible est probablement moins repérable dans la « culture populaire » - quoique le cinéma y puise régulièrement son inspiration - et dans les pratiques sociales courantes. Les personnes interrogées ne discernent peut-être plus d'enracinement biblique significatif dans les rites de mariage et de funérailles par exemple.

La Bible relève plus de la « culture cultivée » que de la culture populaire et des références courantes. C'est un aspect de la sécularisation qui est à l'œuvre. Le père Laurent VILLEMEN, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, affirme selon un article du Figaro du 28 avril 2008⁵

⁵ « La France mauvaise élève pour la connaissance de la Bible », Delphine de Mallevoüe et Hervé Yannou, le Figaro du 28 avril 2008

⁶ « La lecture des Écritures » dans différents pays : enquête menée en vue du synode sur la Parole de Dieu (5-26 octobre 2008) par « GFK - Eurisko », sous le patronage de la Fédération biblique catholique. Voir l'article de l'agence d'information Zenit : www.zenit.org/article-17843?l=french

⁷ Sondage exclusif CSA / LA CROIX réalisé par téléphone les 26 et 27 Septembre 2001 auprès d'un échantillon national représentatif de 1004 personnes âgées de 18 ans et plus, constitué d'après la méthode des quotas (sexe, âge, profession du chef de ménage), après stratification par région et catégorie d'agglomération. Pour voir les détails : www.csa-fr.com/dataset/data2001/opi20010927b.htm

⁸ Voir l'enquête « La lecture des Écritures », note 6 et l'article du Figaro, note 5

⁹ Voir d'autres résultats de l'enquête « La lecture des Écritures » (note 7) présentés par le site d'information de Sandro Magister, spécialiste de l'information religieuse concernant l'Église catholique et le Vatican. Voir l'article : <http://chiesa.espresso.repubblica.it/articolo/199864?fr=y>

commentant une étude internationale sur la lecture de la Bible⁶ : « *La France est le pays le plus touché par la disparition du religieux dans l'espace public et, par ricochet, dans l'espace privé.* » Il conclut : « *Contrairement à beaucoup d'autres pays, le fait religieux n'est pas un fait culturel en France, il est très marginalisé.* »

Le mouvement de sécularisation semble d'ailleurs se confirmer dans le temps. Une enquête du CSA datée de 2001⁷ montrait un taux plus élevé de foyers détenant la Bible (42 %, contre 37 % en 2010) et un taux un peu plus faible d'individus affirmant ne jamais la lire (72 % contre 74 %). Il faut enfin noter que cette sécularisation est plus avancée en France que chez ses voisins européens. Une enquête comparative sur la lecture des Écritures dans plusieurs pays en 2008⁸ donne quelques éléments de comparaison avec les grands pays de culture chrétienne. Elle montre que la France figure parmi les pays dont la population est la moins nombreuse à posséder une Bible, à la lire et à en connaître le contenu.

Conclusion

Les résultats de cette enquête sont finalement assez conformes à ce qu'on pouvait en attendre. La sécularisation induit, il est vrai, une connaissance limitée et peu précise de la Bible. Elle conduit aussi à une certaine distance. D'ailleurs, si des échos des grands récits de la Bible restent dans les mémoires, et si les autorités françaises ont choisi d'intégrer les textes fondateurs du christianisme dans les programmes scolaires, le vocabulaire utilisé pour en parler (la notion de

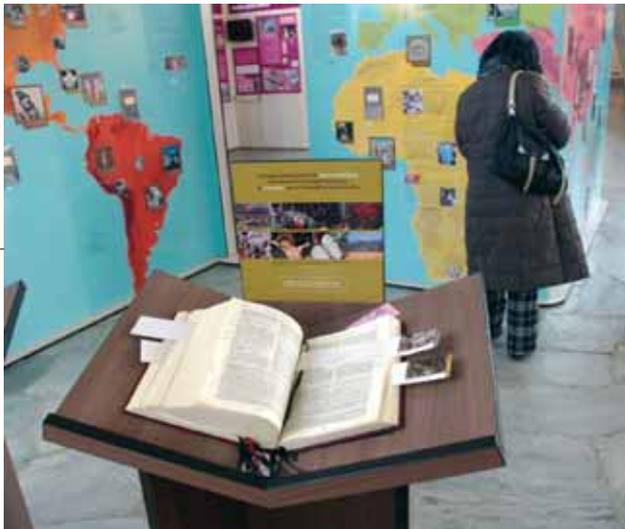
mythe, par exemple) comme les outils (issus de la critique biblique) utilisés pour les analyser ne facilitent pas forcément une appropriation du texte comme révélation venant de Dieu et comme Parole de Vérité, dans une cul-



ture rationaliste et humaniste qui invite à une lecture tolérante, mais relativement distante.

Pour conclure, la modeste expérience pastorale qui est la mienne me pousse à terminer sur le nécessaire effort de mise à disposition d'un texte accessible. La Bible rejoint la liste des textes très respectés, mais peu lus, car considérés comme difficiles, abstraits⁹. Il y a donc un enjeu permanent à la rendre plus facilement compréhensible, comme l'ont déjà fait la Société Biblique ou les éditions Excelsis à travers les traductions dites « à équivalence dynamique ». Elles sont utiles pour montrer au plus grand nombre que si la Bible appartient au « patrimoine de l'humanité », son message est résolument actuel et pertinent face aux enjeux de la vie et de la société (post ou hyper) moderne. J.N.

La déclaration de Chicago sur l'inerrance



EXPOSITION DE L'ALLIANCE BIBLIQUE
FRANÇAISE À L'UNESCO



ENTRETIEN AVEC
M. HENRI
BLOCHER



PROPOS
RECUEILLIS PAR
REYNALD KOZYCKI

Déclaration de Chicago

SERVIR : Vous avez participé à la rédaction de la déclaration de Chicago, quels souvenirs marquants vous viennent à l'esprit ?

Henri BLOCHER : J'ai participé à la grande réunion sans faire partie du noyau de « l'état major », de ceux qui ont vraiment assumé la tâche rédactionnelle. J'étais dans ce conseil international, parmi les quelques continentaux, le gros de la troupe était anglo-saxonne... Dans les souvenirs qui m'ont marqués, je dirai quelques mots sur

le revirement de James PACKER quelques années avant la déclaration de 1978.

J'ai fait partie en 1965 d'un colloque, sur le campus de Gordon, j'étais le plus jeune parmi les 40 ou 50 participants. Pendant près de 15 jours on a parlé de l'inerrance de la Bible, avec très nettement deux camps qui se sont opposés : des Évangéliques assez bien représentés par les professeurs de Fuller qui s'opposaient à la pensée de l'inerrance et d'autres théologiens qui maintenaient l'inerrance. Je pense que celui qui maintenait cette position avec le plus de lucidité, d'habileté, de distinction, était Edmund CLOWNEY. C'est de là que date notre relation. J'avais été très



surpris, un petit peu déçu je dois le dire, par l'attitude des anglais dont James PACKER. Ils avaient adopté une attitude de retrait, ne voulant pas se mouiller dans le combat comme si c'était une question qui ne concernait que les américains. James PACKER, bien qu'il ait écrit son livre sur le sujet bien auparavant, n'avait pas pris parti très clairement pour l'inerrance. Suite à ce colloque à Gordon, dans les années qui ont suivi, il a, me semble-t-il, pris conscience de l'importance de ce combat théologique et de ses enjeux et il a pris fermement position pour l'affirmation de l'inerrance. Il est devenu par la suite le principal rédacteur de la déclaration de Chicago.

L'autre élément que je peux signaler dans la préparation de la déclaration de Chicago, c'est la pression assez forte de la part des « créationnistes » pour que leur position soit affirmée. Le comité responsable a su résister à cette pression et laisser une interprétation assez libre de

la Genèse. Les articles, tels qu'ils sont écrits, rendent tout à fait possible une lecture autre que littéraliste de Genèse 1.3.

L'inerrance

SERVIR : *Comment, en quelques phrases simples, définiriez-vous l'inerrance ?*

Henri BLOCHER : L'inerrance se définit très simplement par l'absence d'erreur dans toute affirmation faite par un auteur biblique inspiré. Aucune erreur n'a été commise par l'auteur quant à la vérité de son dire. Ce que je peux ajouter en commentaire - c'est la pointe à mes yeux -, c'est l'affirmation de la vérité biblique, de la

PANNEAU DE L'EXPO-BIBLE

fiabilité et, par voie de conséquence, de l'autorité biblique. Certaines personnes 'non inerrantistes' peuvent affirmer que la Bible est globalement vraie, mais pas dans le détail de toutes ses affirmations. L'inerrance, par contre, est la position qui reconnaît cette vérité jusqu'aux détails et qui affirme cette vérité de la manière la plus pointue. Cette vérité, c'est l'équivalent de la fiabilité. Je peux me confier dans ce que dit l'auteur biblique sans réserve et, du coup, je reconnais son autorité entièrement comme autorité de l'Esprit de Dieu parlant par l'auteur. Ce qui me convainc d'affirmer l'inerrance c'est que je trouve impossible d'affirmer cette vérité, cette fiabilité, cette autorité, si je dis qu'il y a une erreur. En affirmant qu'il y a erreur sur un point précis, je ne me soumet plus à l'autorité, j'élève mon autorité au-dessus de ce que dit l'auteur biblique. Il me semble tout à fait « schizophrénique » de

dire : « *Je reconnais l'autorité* », et en même temps de dire « *Il y a une erreur dans la Bible* ». Donc je définis cette inerrance comme l'affirmation « jusqu'à la pointe » de la vérité, de la fiabilité et de l'autorité biblique. Ce n'est pas autre chose que cette vérité affirmée jusqu'au bout.

SERVIR : *Y a-t-il des limites à cette inerrance ?*

Henri BLOCHER : A mon avis aucune des limites ne représente un moins qui affecterait en quelque sorte l'affirmation de l'inerrance. C'est simplement l'explicitation d'une notion rigoureuse, clairement pensée, de ce que je viens d'affirmer : la vérité entière, jusque dans le détail. Toutes les délimitations qu'on doit faire à cause de certains malentendus ne représentent que des explicitations de ce qui devrait aller de soi pour toute personne intelligente. On pourrait néanmoins donner quatre délimitations :

- L'inerrance concerne ce qu'a dit l'auteur biblique et non pas mon interprétation. Si je fais erreur à propos de ce qu'il a dit, bien évidemment l'inerrance ne couvre pas mon erreur.
- L'inerrance ne couvre pas les erreurs que le copiste a pu commettre. C'est l'inerrance de ce que l'auteur inspiré a dit (selon les conventions de son langage) et non pas de ce que les copistes ont écrit.
- Le genre littéraire, dans ses conventions de langage, doit aussi être pris en compte, les tournures imagées, l'usage tout à fait légitime des chiffres ronds, certaines inversions de l'ordre chronologique... Mais ce n'est pas retirer quelque chose à l'inerrance, ce n'est

qu'une clarification.

- Un dernier point : on ne parlera pas d'erreur lorsqu'il ne s'agit que d'irrégularités par rapport à des conventions variables. Par exemple : la grammaire est une convention humaine variable. Il y a des choses qu'on pouvait dire au 17^e siècle ou qu'on peut dire encore en Suisse Romande - par exemple « lui aider » - qui ne se diront pas en français actuel en France. Cela ne touche pas à la vérité du dire. Que les auteurs bibliques aient pu dire des « erreurs », par rapport à des normes grammaticales, à une certaine époque, cela entre plutôt dans les « irrégularités » par rapport aux conventions variables et ne touchent pas à l'inerrance. Ces délimitations n'enlèvent pas un atome de son poids à la notion d'inerrance.

SERVIR : *En quelques mots, comment l'inerrance a-t-elle été comprise dans les siècles passés ?*

Henri BLOCHER : A mon avis, l'inerrance a été la conviction constante des Pères de l'Église bien que le mot n'ait pas été utilisé. St-Augustin a été parfaitement clair (Épître 82) lorsqu'il pose la question : « Qu'est-ce que je fais si je trouve une erreur dans la Bible ? ». Il exclut d'imputer une erreur aux textes. Cette conviction a été constante dans l'histoire chrétienne. En ce qui concerne les réformateurs, je pense l'avoir démontré dans un article en ce qui concerne Luther, jamais il n'impute une erreur à un auteur inspiré. Plusieurs thèses de doctorat ont prouvé que Calvin maintenait clairement cette conviction.

Aux temps modernes ou au Moyen

Age, très marginalement, quelques auteurs ont fait de certaines inconséquences sur ce point. Matthew HENRY le grand commentateur biblique du 18^e a pris une position qui n'est pas clairement inerrantiste. Au début du 20^e siècle, on ne peut pas le nier, l'écossais James ORR, qui a été un grand défenseur de l'autorité biblique et l'un des rédacteurs des *Fundamentals* a lâché du lest sur l'inerrance, mais, dans l'ensemble, le relâchement était très marginal. Ce sont les catholiques qui ont employé les premiers, du moins du côté français, le mot *inerrance*. L'encyclique de Léon XIII en 1893 « *Providentissimus deus* » va aussi loin que les inerrantistes les plus stricts du côté évangélique, et même avec un ton plus crispé. Cela a été une position qui ne s'est relâchée qu'à partir de 1943 avec l'encyclique de Pie XII « *Divino Afflante Spiritu* ». Ce texte montrait qu'il fallait user de souplesse, sans contester l'inerrance, et cette encyclique a été prise comme une sorte d'autorisation de pratiquer la « critique biblique » dans une perspective non inerrantiste. Vatican II a d'ailleurs une formulation délibérément ambiguë.

Bible et mythes

SERVIR : *Dans les médias, la Bible est souvent présentée comme un récit très « mythique ». Des archéologues très contestataires sur l'autorité de la Bible comme Israël FINKELSTEIN ont un grand succès en France. En quelques mots, comment répondriez-vous à ces critiques ?*

Henri BLOCHER : Je répondrai en

m'appuyant sur l'autorité de collègues, qui s'y connaissent plus que moi dans le domaine de l'archéologie. Je dirai d'abord qu'il ne faut surtout pas se laisser impressionner ou intimider.

Ces thèses sont réellement infondées, il y a aussi des archéologues qui ont tous les titres voulus, qui rejettent entièrement ces thèses très négatives sur l'histoire biblique. A l'université américaine de Weathon où j'ai enseigné, il y a un département d'archéologie biblique développé avec des professeurs qui passent une partie de l'année sur des chantiers de fouilles qui ne sont absolument pas d'accord avec les thèses de FINKELSTEIN (on pourrait parler de l'université de Trinity aussi ou de l'égyptologue anglais Kenneth KITCHEN). L'ouvrage de KITCHEN, *On the Reliability of the Old Testament*, 2003 - commenté par Matthieu RICHELLE dans notre revue *Théologie Évangélique* - a été accueilli bien au-delà des milieux évangéliques et dans les cercles archéologiques.

Les thèses de FINKELSTEIN sont l'illustration de la difficulté du travail historique et de l'interprétation archéologique reposant sur une documentation très fragmentaire. Nous n'avons que des « traces » à propos de l'histoire ancienne. On peut faire dire à ces documents fragmentaires un peu ce qu'on veut, selon les présupposés qu'on y apporte. Un esprit intelligent qui s'informe, peut toujours tordre les données et présenter un exposé qui a une allure académique, en apparence bien fondé. A mon avis nous avons, avec FINKELSTEIN, quelque chose qui ressemble méthodologiquement au négationnisme par rapport à la Shoah.

SERVIR : *Merci !*

La Bible est vraie

malgré les apparentes contradictions

D'où proviennent les contradictions que les critiques reprochent à la Bible ? De deux sources : interne et externe.



Les contradictions internes sont des affirmations bibliques qui, apparemment, se contredisent. Elles ont été scrutées attentivement par les spécialistes de la Bible qui ont montré qu'en étudiant de près le texte biblique, les contradictions disparaissent. Nous en évoquerons quelques unes.

Une deuxième source de contradictions provient de contradicteurs externes, c.-à-d. de gens qui veulent trouver la Bible en défaut, savoir mieux qu'elle où est la vérité. Les contradictions relevées opposent les affirmations de la Bible à celles de l'Histoire, de la Science ou de la raison. Parfois ces objections émanent de théologiens qui se réclament de l'école dite « critique » ; elles ont d'autant plus de poids que leurs auteurs sont considérés comme appartenant à l'Eglise.

Contradictions internes

Il faudrait entrer dans le détail des milliers de contradictions qui ont été relevées – et réfutées – par les livres spécialisés.¹ Cela n'est pas possible dans le cadre de cet article. Je peux simplement témoigner que depuis une dizaine d'années que je m'occupe de l'*Encyclopédie des difficultés bibliques*, je n'ai jamais



ALFRED KUEN

¹ Par exemple, J.W. Haley *Alleged Discrepancies of the Bible* Nashville (Tenn.), Gospel Advocate Company 1974, un volume de 450 pages qui examine quelque 3000 passages bibliques recelant des « contradictions » ; G.L. Archer *Encyclopedia of Bible Difficulties* Gd Rapids, Zondervan 1982 ; D.A. Carson *Exegetical Fallacies* Gd Rapids, Baker 1989 ; B. Peters *100 Fragen zur Bibel* Berneck, Schwengeler, 3 volumes 1989-1994. Et beaucoup d'autres (voir la bibliographie des volumes de l'*Encyclopédie des difficultés bibliques*).



rencontré de contradiction à laquelle il n'y ait pas de solution raisonnable.

D'où proviennent les contradictions ?

- 1° Des différences de dates : entre Gn 1.31 et 6.6, il y a la chute de l'homme. La révélation est progressive : ce que Dieu a toléré sous l'ancienne alliance peut ne plus l'être sous la nouvelle (polygamie, esclavage, guerres, certaines lois). Les différences de durée d'un règne proviennent parfois de l'inclusion ou de l'exclusion des années de co-régence entre le père et le fils.
- 2° Qui a fait telle affirmation ? Dieu ou l'homme ? Un croyant ou un ennemi de la foi ? S'agit-il d'un élément d'une démonstration (« Il n'y a de bonheur pour l'homme qu'à manger et à boire » Ec 2.24 ; les affirmations des amis de Job – que l'Éternel réprouve).
- 3° La différence de point de vue et de but : le salut par la foi chez Paul, et par les œuvres chez Jacques. L'une des grandes difficultés est la différence entre les récits de la résurrection dans les quatre évangiles. Plusieurs exégètes ont montré qu'il suffit de considérer les points de départ et les itinéraires variés des différents témoins pour harmoniser les quatre récits.²
- 4° La différence de structure : chronologique ou thématique ?
- 5° Le genre littéraire : certaines « licences poétiques » ne sont pas permises dans le genre narratif ou législatif. Jg 5.25 met en parallèles le lait et la crème.
- 6° Les modes différents de compter le temps, selon le calendrier hébreu, égyptien ou babylonien ? Le début de l'année peut être décalé de six mois. Pour

les Hébreux, une année commencée, un jour entamé comptent pour une unité entière (« trois jours et trois nuits dans la tombe » ne signifient pas 3 x 24 h). Nous faisons parfois de même : « hier » se rapporte à des faits arrivés à 23 h ; un enfant né le 31 décembre 2010 est né dans l'année 2010.

- 7° Le mode de pensée et d'expression oriental : les métaphores et les hyperboles sont monnaie courante – mais nous aussi, nous disons : « Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit » et nous parlons du « lever du soleil ». Le mot « jour » peut avoir différents sens : les « jours » de la création ne sont pas nécessairement limités à 24 h (surtout avant la création du soleil !).
- 8° Des personnes, des lieux ou des objets peuvent avoir différents noms (Gédéon ou Yeroubbaal, Simon, Pierre ou Cephaz, Joseph, Barsabas ou Justus). Certains événements changent le nom d'une personne (Abram, Abraham – Saul, Paul). Ou bien nous avons différents noms pour ce que l'original exprime par un seul : tentation ou épreuve traduisent le même mot grec (« Ne nous soumetts pas à la tentation » « Dieu ne tente personne »).
- 9° Les différents sens d'un même mot hébreu ou grec : *yam* désigne un fleuve, un lac ou la mer ; le mot *mille* peut se rapporter à une unité militaire comprenant moins de mille hommes.
- 10° Certaines différences sont dues à des erreurs de copistes – fidèlement reproduites par les copistes suivants par respect pour le texte sacré – et cela malgré le soin extrême pris par les copistes qui comptaient toutes les lettres d'un

² Voir *Encyclopédie Évangiles-Actes* p. 605-609.



texte. Les nombres sont exprimés par des lettres hébraïques – dont certaines se ressemblent beaucoup.

De tout cela peuvent résulter des divergences doctrinales, éthiques ou historiques.

Les objections externes

La Bible prétend être inspirée par Dieu ; elle doit donc être sans erreur. Son autorité est liée à son inerrance. C'est une affirmation mise en doute par la méthode historico-critique qui, depuis le milieu du 19^e siècle, a beaucoup miné l'autorité de la Parole de Dieu et la confiance que le croyant peut avoir en elle. Elle le fait en niant l'authenticité des écrits bibliques - qui n'auraient pas été écrits par les auteurs auxquels ils sont attribués - et l'exactitude des faits rapportés par la Bible.

Mais au cours du siècle dernier, l'archéologie a démontré péremptoirement la fausseté de certaines affirmations critiques. Tout ce qui était antérieur à l'époque des rois était considéré comme légendaire, transmis par la tradition orale parce que ces gens-là ne savaient pas écrire. J'ai entendu moi-même un professeur de théologie raconter à ses étudiants comment étaient nées les « légendes d'Abraham » : chaque soir les enfants demandaient au patriarche de la tribu : « Raconte-nous des histoires d'Abraham ». Et d'année en année, le récit s'étoffait et s'enjolivait jusqu'à ce qu'il soit consigné par écrit vers le 8^e siècle av. J.-C. Or voilà qu'on a découvert des tablettes et un prisme d'argile provenant d'Ur-en-Chaldée, écrits au temps d'Abraham. Sur l'une de ces tablettes, un roi se vante d'« aimer lire les écritures de l'âge d'avant le déluge ». Donc on connaissait l'écriture depuis avant ce cataclysme. D'après les écrits cunéiformes post-diluviens, il s'agis-

sait d'écrits de médecine, de divination et de liturgies sacrificielles. Sur le prisme d'argile déposé à l'Ashmolean Museum d'Oxford, on lit les noms de huit rois qui ont régné avant le déluge – et qui correspondent aux patriarches mentionnés dans Genèse 5.

L'archéologue Alan MILLARD a montré que l'on peut prouver aujourd'hui, par des sceaux et des tessons, un large usage de l'écriture dans l'Israël ancien – ce qui tend à confirmer l'ancienneté des ordonnances du culte, contre ceux qui nient leur origine mosaïque. On a même découvert un alphabet en usage à l'époque où Israël séjournait dans le désert du Sinaï.

La critique biblique affirme que le Lévitique date du 5^e siècle av. J.-C. après l'exil babylonien. Les manuscrits de la mer Morte contiennent Lv 17-26 et sont datés du 6^e, selon certains même du 7^e siècle av. J.-C. Comment n'ont-ils pu être rédigés qu'un ou deux siècles plus tard ?

Certains historiens profanes ont affirmé que les Israélites ont émigré en Canaan vers l'année 1200 av. J.-C. (contrairement à la Bible qui fixe la conquête de la Terre promise aux environs de 1400 av. J.-C.). Or, voilà qu'une équipe d'archéologues sous la direction de GARSTANG a découvert sur un cimetière de Jéricho des hiéroglyphes égyptiens représentant le pharaon Aménophis III qui a régné vers 1400.

L'archéologue français André PARROT dit que, lorsqu'il étudiait à la Sorbonne, leurs professeurs des langues sémitiques déclaraient que les récits des patriarches n'étaient que des mythes relatifs à des personnages fictifs. Lorsqu'il s'est rendu dans les pays où Abraham, Isaac et Jacob ont vécu, il a trouvé tant de preuves de la véracité des récits bibliques qu'il a démontré leur réalité historique et le haut degré de culture



du pays qu'Abraham a quitté. A Mari, par exemple, on a découvert une bibliothèque avec des milliers de lettres diplomatiques, dans les écoles, les enfants apprenaient à extraire des racines carrées et cubiques des nombres. Les maisons étaient équipées du tout-à-l'égout (qui fonctionnait encore après 4000 ans !).

Au 19^e siècle, on enseignait que les Hittites étaient une invention des auteurs de la Bible parce qu'aucun texte antique ne les mentionnait. Or, voilà qu'en 1887, on a découvert fortuitement à Tell-el-Amarna, la capitale du pharaon hérétique Akhenaton, toute une correspondance diplomatique entre l'Égypte et ses vassaux syriens, entre autres les Hittites qui étaient tombés dans un oubli complet. Actuellement, on considère qu'ils étaient une puissance mondiale rivale de l'Égypte et de la Babylonie dont l'empire s'étendait de l'Euphrate à la mer Noire et qui a dominé la scène politique au 2^e millénaire av. J.-C.

Depuis le théologien allemand WELLHAUSEN, les historiens ont déclaré que le livre de Daniel était une légende, que Balthazar n'a jamais existé, que lors de la conquête de Babylone par les Perses, Nabonide était roi, qu'il n'a pas été tué mais fait prisonnier. D'après cela, la Bible a donc commis une grave erreur historique. Et voilà que les archéologues ont découvert, lors de fouilles dans la région de Babylone, un cylindre (dit de RAWLINSON) qui présentait la situation ainsi : lors de la conquête de la ville par Cyrus, il y avait deux rois à Babylone : Nabonide et son fils Balthazar, qui avait obtenu le titre de roi du vivant de son père. Nabonide, qui se tenait dans une forteresse des environs de la ville fut fait prisonnier alors que Balthazar fut tué – exactement comme le rapporte le livre de Daniel. Jusqu'à la découverte de ce cylindre, on pouvait aussi se demander pourquoi on a

offert à Daniel le troisième rang du royaume (Dn 5.29) et non le deuxième. Nous avons la solution de l'énigme : avant lui, il y avait deux rois.

Pour le Nouveau Testament, on a longtemps enseigné dans les facultés de théologie que l'évangile de Matthieu a été composé vers l'année 90 et celui de Jean au milieu du 2^e siècle. La théorie relative à Jean fut ruinée par la découverte d'un fragment de papyrus en Égypte reproduisant un passage de cet évangile et daté des années 120 à 125. Si cet écrit était déjà répandu loin de son lieu de rédaction à cette époque, il ne pouvait pas être composé des années plus tard. Pour Matthieu, l'identification d'un passage de cet évangile sur un papyrus déposé dans une bibliothèque d'Oxford et daté par les spécialistes de l'année 50 a aussi mis fin à une théorie attribuant la rédaction de cet écrit à d'anonymes compilateurs travaillant à partir de sources aujourd'hui disparues. Ce fragment apporte « la preuve matérielle que l'Évangile selon Saint Matthieu est un témoignage oculaire écrit par des contemporains du Christ »³. Dans un article du Figaro littéraire du 6.4.1995, Claude TRESMONTANT, professeur de philosophie médiévale à la Sorbonne, est interrogé sur sa réaction à cette découverte. Il dit que cette découverte de papyrus des Évangiles antérieurs à 50 le ravit, car il a toujours soutenu que les Évangiles dataient des années 36 à 50. Il est arrivé à cette conclusion par la philologie : la langue des Évangiles n'est pas du grec classique, mais du yiddish c'est-à-dire des mots grecs avec une syntaxe hébraïque. L'article titre : « Les apôtres ont pris des notes au jour le jour » - comme le faisaient les disciples des rabbins !

A.K.

³ Texte figurant sur la maquette du livre de Carsten Thiede et Matthew d'Ancona : *Témoin du Christ*, Paris, Ed. Robert Laffont, 1996.



La Bible à l'UNESCO

Discours d'inauguration



Du 8 au 12 février 2010, une exposition assez surprenante a eu lieu dans le grand hall de l'UNESCO. La Bible a été mise à l'honneur dans ce temple de la culture à travers une exposition réalisée par l'Alliance Biblique Française. Un programme de conférences et de tables rondes a encouragé l'écoute et le débat autour de ce livre – à sa façon, patrimoine de l'humanité.

**Jean Audouze,
astrophysicien, président de
la Commission française
auprès de l'UNESCO**

[...] La Bible, patrimoine de l'humanité, [...] appartient à tout le monde [...] Je souhaite féliciter les organisateurs pour ce travail de très haute qualité et de grande portée pédagogique [...] J'apprécie beaucoup le programme de cette semaine et je souhaiterais vous rapporter ici l'hommage de la Commission nationale française pour l'UNESCO.



Christian Mégrelis, président de l'Alliance biblique française

[...] La Bible est un monument de la culture mondiale devant lequel nous éprouvons un sentiment de grand respect. Respect pour les textes d'abord, dans leur diversité ils embrassent le spectre complet de l'écriture. Nous, Français, qui ne plaçons rien au-dessus de la littérature, nous retrouvons dans la Bible les prémices de toute la littérature mondiale...

La Bible est un livre-monde, une synthèse unique de l'aventure humaine dans ce qu'elle a de plus imposant depuis sa création jusqu'à sa fin (car il y aura bien une fin), dans ce qu'elle a de plus odieux, les luttes cruelles et les ambitions démesurées, dans ce qu'elle a de plus touchant, la douleur, l'amour, l'espérance de l'être humain, et dans ce qu'elle a de plus grandiose, l'ascension irrésistible de l'espèce vers une éternité inaccessible.

La Bible a irrigué tous les aspects de notre culture. Comment comprendre la peinture de la Renaissance, la musique des trois derniers siècles, l'architecture du Moyen Age sans avoir des rudiments de culture biblique ?

Discours de Mme Irina Bokova¹, directrice générale de l'UNESCO

[...] Je suis très honorée de vous accueillir ce soir au siège de l'UNESCO, et c'est avec joie que je déclare ouverte, en nos murs, la captivante exposition consacrée à la Bible, patrimoine de l'humanité. Je suis heureuse que notre organisation se fasse l'écrin d'un texte millénaire auquel continuent de puiser, à travers le monde, un nombre considérable de chercheurs, de croyants, de lecteurs et d'érudits.

La Bible, comme les autres textes religieux fondateurs, offre tout ce qui élève, tout ce qui rapproche de la dignité. En



dépôt de tous les heurts au cours des époques successives de l'Histoire, la Bible défie le temps. Car les textes sacrés sont intemporels. Ils portent à travers les siècles la force de la pensée et de la parole consignées. Ce sont des

œuvres si puissantes, érigées par l'esprit de l'homme, que nul ne peut les araser.

Selon les approches, la lecture de la Bible permet de retirer un sens de l'Histoire, d'approcher une source spirituelle de l'humanité. Mais la Bible enchâsse aussi des qualités profondes, littéraires, philosophiques, poétiques, intemporelles. Elle a fait naître des expressions artistiques multiples et admirables. Elle lie à la foi, mais aussi au savoir. L'influence de la Bible transcende les limites de la culture judéo-chrétienne, ce qu'illustre, ce soir, la présence hautement symbolique de dignitaires

¹ Prononcé par Madame Katérina STENOÛ, directrice de la division des politiques culturelles et du dialogue interculturel

de cinq religions : juifs, protestants, catholiques, musulmans et orthodoxes. Alors qu'ici même, à l'UNESCO, va être lancée le 18 février l'Année internationale pour le rapprochement des cultures, je me félicite que l'exposition autour de laquelle nous sommes réunis ce soir soit un acte d'ouverture, de rencontre interconfessionnelle, et de rencontre entre croyants et non-croyants. J'ai la conviction que le dialogue entre les cultures et entre les religions du monde est le chemin qui mène à la tolérance.

Je me réjouis vivement qu'à l'occasion de cette exposition, différentes tables rondes soient organisées à l'UNESCO, comme autant de « Regards croisés sur la Bible ». Et je souhaite profondément que cette exposition itinérante, conçue et organisée par l'Alliance biblique française dans un but pédagogique, avec le soutien et la coopération de la Commission nationale française pour l'UNESCO, continue d'attirer un large public, désireux, en découvrant la Bible, texte sacré, de connaître l'autre et, ce faisant, de faire un pas vers lui. Dans la Sagesse de Salomon, on peut lire, et je cite : « La sagesse est brillante, elle ne se flétrit pas. Elle se laisse facilement contempler par ceux qui l'aiment, elle se laisse trouver par ceux qui la cherchent. Elle prévient ceux qui la désirent en se faisant connaître la première. Qui se lève tôt pour la chercher n'aura pas à peiner : il la trouvera assise à sa porte. »

En ces temps de défis multiples auxquels nous devons trouver des solutions consensuelles, j'ai l'espoir que nous allons savoir nous rassembler autour de la sagesse. Pour qu'elle soit au fondement de notre objectif commun, qui est de construire la paix.

Je vous remercie.

Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture

Introduction improvisée

Je viens de visiter, malheureusement trop brièvement, cette exposition absolument remarquable ; remarquable parce que magnifique. La conception scénographique, par petits modules tous consacrés à un concept permettant d'approcher la Bible, est admirablement



organisée. Les dialogues avec les visiteurs sont constamment mis en valeur, autant pour les enfants que pour les personnes qui ne pratiqueraient pas la Bible. La connaissance que l'on a

de l'ouvrage devient ainsi nécessaire et remarquablement intéressante. Le ministre de la Culture et de la Communication que je suis est particulièrement honoré d'avoir été convié à visiter cette exposition. J'ai noté que dans le côté interactif de l'exposition, qui est faite de surcroît avec beaucoup de goût, on peut choisir le personnage de la Bible qui nous parle le plus. Je n'ai pas eu le temps de coller mon petit post-it, mais j'aurais sûrement inscrit le nom « Sarah ». Il se trouve que j'ai plusieurs bibles chez moi, notamment la TOB, et je m'y réfère beaucoup plus fréquemment qu'un certain nombre de Français, d'après un sondage que j'ai pu lire aujourd'hui.

Je dois dire aussi que j'ai eu une initiation à la Bible à travers le cinéma. Le grand cinéma hollywoodien, sous ses formes extrêmement vulgarisatrices, était malgré tout imprégné d'histoires tirées de la Bible. Certaines ont été faites avec

beaucoup de savoir-faire et une vulgarisation somme toute attirante pour des enfants ; sans parler – mais là il s'agit du Nouveau Testament – du chef-d'œuvre qu'a représenté « l'Évangile selon Mathieu » de Paolo Pasolini.

[...] Je suis très heureux que cette exposition, qui a été hébergée à l'UNESCO sous le parrainage de Mme BUKOVA, va se déplacer ensuite à travers la France. Je lui souhaite le plus grand succès, succès mérité et succès qu'elle rencontrera certainement. [...]

Discours officiel du ministre de la Culture

Mesdames, Messieurs,

Il ne vous aura pas échappé que je ne suis pas le ministre des Cultes, le ministre de l'Intérieur, mais, plus modestement, le ministre de la Culture et de la Communication, et comme j'aime à le dire, « le ministre des cultures et de leur communication ». C'est donc à ce titre, comme ministre de la Culture, que j'ai le plaisir d'être parmi vous aujourd'hui pour visiter une exposition, qui plus est une exposition sur le patrimoine. Et il s'agit d'ailleurs du « patrimoine de l'humanité », c'est-à-dire du patrimoine de chacun, sans aucune exclusive, quelles que soient sa foi, son origine, sa philosophie. Car la Bible, dans sa diversité – Ancien et Nouveaux Testaments, Torah et Évangile – à côté du Coran et de tous autres textes sources des spiritualités de notre humanité, est ici envisagée comme un livre ouvert sur le monde et capable de nourrir toutes les cultures humaines. Toutes les cultures doivent apprendre à se connaître pour mieux s'apprécier et ne pas rester dans la nuit de l'ignorance et du préjugé. C'est la raison pour

laquelle c'est à l'UNESCO – ce haut lieu de l'éducation internationale et du dialogue des cultures – que cette exposition a tout naturellement trouvé sa place. Ou plus précisément son point de départ, son « alpha », si je puis dire, car il s'agit d'une exposition itinérante, nomade en quelque sorte, et qui est bien faite pour diffuser des connaissances élémentaires sur ce fondement culturel. C'est à ce titre que le texte biblique est entré récemment à l'École, en France, en classe de français et d'histoire, aux côtés d'autres textes fondamentaux – qu'il s'agisse de textes religieux, de grandes épopées, de grands mythes. Nous savons bien que la laïcité, valeur fondatrice de notre République, n'interdit pas, bien au contraire, de donner à nos concitoyens les instruments leur permettant de comprendre les sujets de la peinture ancienne, de la poésie, du théâtre, etc., ainsi que les clefs d'accès et de compréhension à une partie importante du patrimoine de l'humanité. La Bible constitue à la fois un patrimoine et une source vive d'inspiration pour la création contemporaine. Elle continue de susciter des recherches en matière notamment de traduction, une activité dont elle est l'un des grands textes fondateurs en France et en Europe, depuis la Bible grecque des Septante, la Vulgate de Jérôme, les traductions de Lemaistre de Sacy, de Louis Segond, d'André Chouraqui, entre autres. Dans sa lettre et surtout, comme il se doit, dans son esprit, cette exposition reflète cette conception ouverte du rôle de la Bible dans la société d'aujourd'hui, à la fois informée des recherches scientifiques les plus fiables, tolérante et exempte de tout dogmatisme, respectueuse des opinions et des croyances de chacun – quelle

que soit sa religion, ou son absence de religion. Exemple, en somme, de la place de la culture biblique dans l'espace public du XXI^e siècle. C'est pour saluer cet esprit d'ouverture et de dialogue inter-culturel et remercier l'association de l'Alliance biblique française (« reconnue d'intérêt général à caractère éducatif »), que le ministre de la République française que je suis est ici aujourd'hui.

Je vous remercie.

Extraits du discours de Claude Baty, président la Fédération protestante de France

[...] Pour que vous compreniez le propos que je vais tenir, il n'est pas inutile que vous sachiez que le petit protestant que j'ai été a sucé le message biblique en même temps que le lait maternel, ce qui a beaucoup d'avantages, mais aussi quelques inconvénients. Le principal de ces inconvénients étant, me semble-t-il, qu'on finit par croire que sa famille est strictement celle de Dieu et la Bible sa propriété. La Bible est généralement qualifiée par les chrétiens de Parole de Dieu. On aurait pu s'attendre donc à ce que, après la révélation de cette parole, dite d'en haut, il y ait un conseil unanime. Hélas, étudier, interpréter, dépecer parfois, fait naître une montagne de commentaires, de débats, et même de combats. Je ne dis pas cela pour vous dissuader de lire la Bible, ce qui serait



un comble, mais bien au contraire, et c'est peut-être ce que je voudrais vous laisser comme message. Il faut lire la Bible soi-même et ne pas se contenter d'écouter des commentateurs, fussent-ils pasteurs. Ce qui a parfois manqué, je le crois, à ces commentateurs, et par conséquent à leurs auditeurs ou lecteurs, c'est certainement l'humilité. L'exposition qui nous est présentée nous oblige, me semble-t-il, à l'humilité. En présentant la Bible comme patrimoine de l'humanité, on enlève la propriété aux communautés, peuples, églises, pour l'offrir à chaque être humain comme une sorte de cadeau. En mettant la main sur la Bible, ce qu'on fait assez spontanément quand on est croyant, inconsciemment on cherche à mettre la main sur Dieu. Or Dieu est comme le magnifique bien-

aimé du Cantique des cantiques, débordant d'amour et insaisissable. Alors puisse l'humanité, comme la Sulamite bien-aimée, être finalement pacifiée. Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour et des fleuves ne sauraient l'emporter, dit le Cantique des cantiques, et je suis persuadé qu'il a fallu beaucoup d'amour à ceux qui ont imaginé cette exposition, beaucoup d'amour et de persévérance pour la réaliser, pour trouver tous les moyens pour arriver au bout de l'aventure. C'est pourquoi je remercie l'Alliance biblique de s'être lancée dans ce programme et d'être allée jusqu'au bout. Mon vœu est que maintenant l'exposition éveille la curiosité et l'intérêt d'un grand nombre de personnes qui pourront désormais se mettre eux-mêmes à lire la Bible. [...]

La Bible à l'UNESCO

Extraits de tables rondes¹



Table ronde « Regards croisés sur la Bible »

Animée par *Ivan LEVAÏ*, journaliste à *France Inter* ; *Rachid BENZINE*, islamologue, chercheur à l'*IEP d'Aix-en-Provence* ; *Michel SANTIER*, évêque catholique ; *Louis SCHWEITZER*, pasteur évangélique, membre du comité consultatif national d'éthique, *René Samuel SIRAT*, grand rabbin, directeur de la chaire « *Connaissance réciproque des religions du Livre et enseignement de la Paix* » à l'*UNESCO* ; *Marc DELAUNAY*, professeur de philosophie à l'*École Normale Supérieure (Ulm)*.

¹ Parmi les organisateurs, Reynald Kozycki a pris quelques notes à partir des différents enregistrements. Pour plus d'informations : Voir le site internet de l'Alliance Biblique Française, notamment la présentation de l'expo-Bible faite à l'UNESCO : www.la-bible.net/doc/présentation21.pdf

Ivan Levaï,

Je vais demander à chacune des personnalités présentes de nous dire ce qu'a été son approche des textes sacrés, Bible ou Coran, et de lever le voile sur leur origine, non pas pour céder à je ne sais quel voyeurisme, mais pour répondre à la question importante : qui me parle ?

Pour ce qui me concerne, l'histoire de l'Europe fait que je suis un mouton à trois pattes. J'appartiens à trois religions à la fois. Il me manque l'islam. Ma mère a été juive. Donc je suis juif, incontestablement. Mais il se trouve que je suis né à une époque où il ne faisait pas bon d'être juif. Ma mère, prudente, m'a emmené en France juste à temps (de Budapest), et a pris soin de me faire baptiser catholique. J'ai été recueilli par des protestants. Ma confirmation s'est faite dans l'Église réformée, par libre choix.

Et la Bible ? Mes enfants sont juifs, j'ai enseigné à l'école du dimanche et j'ai donc approfondi les deux Testaments.



Louis Schweitzer,

[...] Ma formation s'est faite à plusieurs étages : c'est à l'école du dimanche que j'ai reçu les enseignements bibliques, j'ai reçu ainsi une familiarité avec la Bible. J'en suis sorti avec l'impression très forte de connaître la Bible. Je me sentais très protestant et très fier de l'être, pas forcément croyant. Je me suis passionné ensuite pour les religions. Puis à l'université, en étudiant la médecine, j'ai rencontré des étudiants des Groupes Bibliques Universitaires. Je les trouvais très sympathiques, mais un peu « timbrés », prenant le texte vraiment au sérieux. Pour moi, il fallait prendre une certaine distance avec le texte. Après un certain temps, il s'est passé quelque chose d'étonnant pour moi quand je me suis rendu compte que, soit ils avaient raison, soit ils avaient torts. La Bible parlait par exemple de Dieu, et eux ils croyaient en lui, la Bible parlait de la prière, ils priaient, elle parlait de Jésus ressuscité, ils y croyaient vraiment. Si donc ils avaient tort, il valait mieux partir et ne pas perdre son temps, s'ils avaient raison : cela méritait plus que ça. C'est à ce moment que j'ai vécu ce qu'on appelle une conversion, en faisant le choix de prendre moi aussi au sérieux ce texte. Je me suis tourné après cela vers la théologie. Puis je me suis retrouvé pasteur de paroisse avec la possibilité de partager, prêcher et enseigner les Écritures...



Marc Delaunay,

Je n'ai pas l'habitude de me retrouver devant un public aussi considérable lorsqu'il s'agit de parler de la Bible, en général plutôt réservé à très peu de jeunes (lesquels ont pour la plupart perdu leur lien avec la Bible). Je suis né et j'ai grandi

dans un pays musulman, ma mère était protestante et mon père catholique. J'ai vécu dans une ambiance familiale où les deux partis avaient l'intention de refaire la Réforme et la Contre-Réforme avec ténacité de part et d'autre. C'est une famille juive qui a façonné mon éducation intellectuelle. On comprend bien qu'après ce périple à travers 4 monothéismes et deux variantes du christianisme, j'ai choisi tout naturellement la philosophie. J'ai eu tout à fait tort, car, en croyant trouver un certain rapport apaisé au texte sacré, c'est évidemment le contraire qu'on y rencontre. En commençant avec Philon qui a voulu nouer le premier des liens entre la philosophie et le monde romain. Si on poursuit plus avant, on n'en finira pas d'égrener les noms de ceux qui, en philosophie, ont parlé de la Bible, l'ont commentée, se sont appuyé sur ces textes, notamment les Pères de l'Église, Augustin, en prolongeant par Thomas d'Aquin, mais aussi Maïmonide, Spinoza, Kant, Hegel, Nietzsche, Schelling, Levinas, Derrida, Ricœur... La philosophie n'a pas fini de tisser des liens, parfois complexes, avec les textes sacrés. Beaucoup de philosophes (pas tous) convoquent le texte biblique, le citent et le commentent, mais on s'aperçoit qu'en réalité ils le font pour servir leur propre fin argumentative,



en mettant entre parenthèses la « textualité du texte sacré ». Ils se donnent bon droit de citer l'Ancien et le Nouveau Testament, comme d'ailleurs ils se donnent le droit de parler de la peinture, de telle manière que les tableaux, sous leur analyse, cessent d'être des œuvres artistiques.



Table ronde

« La Bible un outil pédagogique »

Animée par Matthieu ARNÉRA, chef de projet de l'exposition pour l'Alliance biblique française, avec Dominique BORNE, inspecteur général de l'Éducation Nationale de 1988 à 2005, président de l'Institut européen en sciences des religions, Isabelle RENAUD-CHAMSKA, docteur d'État ès lettres et sciences humaines, agrégée de grammaire, enseignante de lettres en collège, auteur, Patrice ROLIN, docteur en théologie, bibliste, membre du comité de rédaction de l'exposition.

Dominique Borne,

[...] Les programmes des 6^{es} et des 2^{ndes}, entre autres, incluent des cours bibliques en histoire et en français (naissance du christianisme, étude de textes autour de la Méditerranée, etc.). La Bible continue à nous inspirer. Et l'on peut s'en inspirer de manière humaniste. Ainsi, la Bible n'appartient ni aux rabbins, ni aux curés... Elle appartient à tous. À priori, tout ce qui provoque la réflexion est utile et nécessaire. J'invite donc un maximum de gens à venir visiter cette exposition.

[...] La France est le pays le plus sécularisé au monde (au moins l'un des pays). Les sociologues estiment que quand on pose une question du style : « Est-ce que vous vous rattachez à une religion ? », en France environ 50 % disent oui, aux États-Unis c'est 95 %. C'est de cet ordre de différence. La pratique religieuse s'est effondrée dans toutes les religions, y compris dans l'islam, où environ 6 ou 7 % pratiquent réellement leur religion. On est dans un monde où nous avons besoin

de « croyances », de symboles, de spiritualité (y compris laïque). On vit dans un monde où les idéologies, pour de nombreuses raisons, se sont cassé la figure. Jusque dans les années 1980, les milieux de l'Éducation Nationale, que je connais bien, croyaient à un certain progrès de l'humanité, un peu dans le cycle des Lumières. Ce n'est plus vrai maintenant, il y a beaucoup moins d'optimisme, la crise s'ajoutant. C'est vrai que quelque chose de symbolique, de spirituel, réapparaît... Le travail que je mène, c'est d'essayer de transmettre tout le substrat humaniste et spirituel d'où nous venons, et qui est extraordinairement varié. Nous venons du logos grec, nous venons de la Bible, nous venons aussi de l'islam qui a été européen très largement, nous venons du judaïsme [...] Nous avons besoin d'un ressourcement qui fournisse des symboles à travers un tableau de Botticelli, un texte de Racine, ou le texte de la Bible. [...] Sans ressourcement on ne peut pas aller de l'avant.

Isabelle Renaud-Chamska,

Je peux ajouter que les enfants ont absolument besoin de cela, ils le réclament à cor et à cri. Pas forcément de « connaissance », mais d'un monde symbolique de plus en plus riche, sans quoi ils sont perdus dans cette société de consommation. Ils sentent bien qu'ils ont envie de jeux vidéo, de chaussures de marque, mais en même temps ils ont besoin d'autre chose.

[...] Cela fait deux ans que je consacre quatre mois de mon programme à la découverte de la Bible. Ainsi, c'est la deuxième fois qu'à la rentrée je demande aux élèves d'apporter une Bible de chez eux. Ce qui provoque des problèmes idéologiques, financiers, et de poids dans le cartable. Malgré ça, je tiens bon et ai réussi à faire comprendre aux parents l'intérêt de cet apprentissage. [...]



L'autorité de la Bible vue par le Réseau FEF

A l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la FEF, nous avons trouvé utile de donner un extrait de la nouvelle confession de la foi du Réseau FEF suivi de l'introduction générale à cette confession de foi et de quelques questions à l'un des rédacteurs.

Confession de foi¹ Art. 2 : La Bible

Nous croyons que la Bible est la Parole de Dieu et qu'elle possède à ce titre une autorité absolue. Elle est la seule règle infaillible de foi et de vie. La révélation qu'elle nous apporte ne saurait être modifiée ni complétée par aucune autre.

Nous croyons que le Saint-Esprit a souverainement présidé à l'origine et à la formation des soixante six livres du recueil biblique. Nous croyons qu'il en a lui-même assuré l'enseignement parfait et l'entière vérité jusque dans son détail. Grâce à l'inspiration plénière dont ils ont ainsi bénéficié, les auteurs humains de la Bible nous ont communiqué la Parole même de Dieu. Sans cesser d'être leur parole humaine, portant les marques de leur insertion historique, l'Écriture Sainte, rédigée sans erreur dans les manuscrits originaux, exprime avec une parfaite fidélité ce que Dieu a voulu nous dire. Nous croyons que la Bible est pleinement suffisante pour révéler ce que nous avons à connaître afin de parvenir au salut, de vivre selon Dieu et de trouver notre joie en lui. Nous croyons que le but de l'interprétation biblique est de déterminer le sens et le message voulus par les auteurs. La Bible a été rédigée en langage humain et doit être interprétée selon les conventions normales du langage et dans le respect de la diversité thématique et littéraire en son sein. Chaque texte doit être interprété en accord avec le reste de l'Écriture.

Présentation de la nouvelle confession de foi

Extrait du texte d'introduction rédigé par Sylvain ROMEROWSKI

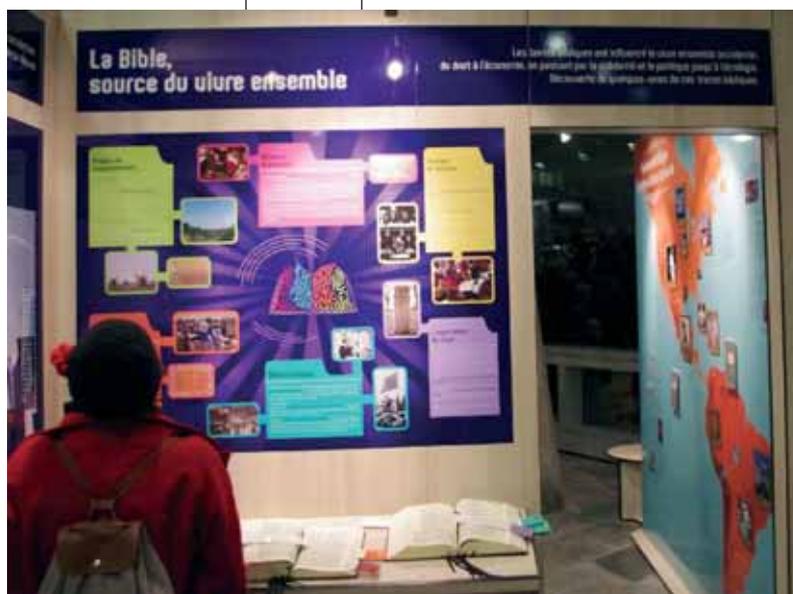
À l'heure où la nécessité se fait sentir de réaffirmer et de renforcer l'identité du Réseau FEF, il a paru important d'élaborer une confession de foi plus développée et plus précise que celle qui a été la nôtre jusqu'à présent.

L'adhésion à un corps de doctrines et

de principes éthiques a en effet été constitutif de l'identité évangélique classique, et du Réseau FEF en particulier. La confession de foi proposée reprend les affirmations des grands symboles de l'Église ancienne (symbole des apôtres, symboles de Nicée-Constantinople et Chalcédoine) auxquels

les évangéliques souscrivent avec l'ensemble de la chrétienté. Elle s'inscrit dans la ligne de la Réforme en reprenant les grands principes qui ont façonné le protestantisme à son origine : *sola gratia, sola fide, sola scriptura, tota scriptura*. Elle adopte une approche résolument professante dans ses articles sur l'Église et

sur le baptême et la cène. Comme les confessions de foi ou catéchisme de la Réforme, elle comporte un article d'éthique : celui-ci indique les grandes lignes de l'éthique biblique, en reprenant notamment le décalogue. Face à divers points de vue qui nous apparaissent comme des écarts par rapport à l'enseignement biblique, nous affirmons ce que nous estimons être les vérités de l'Écriture. Il ne s'agit cependant pas là de construire notre identité contre d'autres communautés ou personnes se réclamant



de la foi chrétienne, mais bien plutôt de nous efforcer de la définir dans la fidélité à la Parole de Dieu. Une confession de foi demeure nécessairement limitée et ne peut aborder toutes les questions sur lesquelles on constate des écarts par rapport à l'enseignement scripturaire, et encore moins anticiper tous les débats que l'avenir pourra faire surgir. Le Réseau FEF pourra donc être amenée, dans un autre cadre, à des prises de posi-

¹ Le texte complet de la confession de foi peut être consulté sur le site www.lafef.com

tion doctrinales et éthiques sur des points qui ne sont pas abordés ici...

Questions à Sylvain Romerowski

Dans quel sens devons-nous comprendre « l'autorité de la Bible » ?

Étant la Parole de Dieu infaillible, l'Écriture possède une autorité absolue (Mt 5.19), elle ne peut être contestée (Jn 10.35). L'Écriture est normative pour notre pensée et notre vie. Cela découle de sa véracité : la Parole doit être crue et écoutée. Et cela découle de son caractère de Parole de Dieu (Dt 18.15,19). En fait, l'autorité de la Bible est l'autorité même de Dieu. Ainsi, croire Dieu, c'est croire ce que dit la Bible. Obéir à Dieu, c'est obéir à ce que dit la Bible.

Certains prétendent qu'il suffit de se soumettre à Dieu, de vivre pour lui, sans qu'on ait besoin pour cela de se plier au contenu d'un livre comme la Bible. On déclare même parfois que se soumettre à un livre, c'est mettre le livre à la place de Dieu. Un tel raisonnement ne tient pas. Il n'y a pas d'autorité sans parole. Un souverain exerce son autorité sur ses sujets par sa parole qui communique ses volontés, ses décisions, ses décrets, ses lois. Dieu exerce son autorité sur nous par la Bible, dans laquelle il nous révèle ses modes de pensée et de vie. Mettre en cause l'autorité de la Bible, c'est donc refuser l'autorité de Jésus-Christ sur nous, sur notre pensée, sur notre vie. C'est porter atteinte à sa seigneurie.

La foi en Jésus-Christ est indissociable de la foi aux Écritures : c'est « par la

parole des apôtres » que l'on croit en Jésus (Jn 17.20). Il n'y a pas divers degrés d'autorité de l'Écriture. Toute l'Écriture fait autorité de manière absolue. En effet, un texte est Parole de Dieu où ne l'est pas. Ce qui est Parole de Dieu a l'autorité absolue de Dieu. L'Église doit être soumise à l'autorité de l'Écriture : ses traditions, ses confessions de foi, ses dogmes, son enseignement, sa pratique doivent être jugées à la lumière de l'Écriture. La Parole apostolique est le fondement de l'Église (Ép 2.20).

Les réformateurs ont donc souligné que l'Église doit toujours se réformer en obéissance à l'Écriture. L'autorité de l'Écriture ne doit être en aucune manière limitée par celle de l'Église.

Ne risque-t-on pas de tomber dans la « bibliolâtrie » ?

Les Évangéliques sont parfois accusés de bibliolâtrie. Il est vrai qu'il y a des dangers : croire que nous serions sauvés parce que nous avons la Bible (Rm 2.17ss) ; ou encore nous attacher au livre pour lui-même sans voir qu'il a pour but de nous tourner vers Dieu ; ou encore lire et étudier assidûment ce livre sans que notre vie en soit affectée (Mt 7.24-27 ; Ja 1.22-25).

Cependant, l'accusation repose sur un sophisme. Car vous ne pouvez pas honorer quelqu'un sans tenir compte de ce qu'il dit. Vous ne pouvez pas honorer Dieu sans vous plier à ce qu'il dit, sans soumettre vos pensées et votre manière de vivre à sa Parole. On ne peut pas dissocier la soumission à Dieu de la soumission à sa Parole.

Propos recueilli par Reynald Kozycki

LA BIBLE

Marc Chagall : un interprète de la Bible¹

Le musée national « *Message biblique Marc Chagall* » à Nice

Au sommet de sa gloire, reconnu internationalement, c'est à la France que Chagall et son épouse Valentina (Vava) faisaient don d'un prestigieux ensemble inspiré de la Genèse, de l'Exode, du Cantique des Cantiques.

Dans son message cité en introduction au catalogue (note 1 ci-dessous), Chagall dit comme premiers mots « Depuis ma première jeunesse, j'ai été captivé par la Bible. Il m'a toujours semblé et il me semble encore que c'est la plus grande source de poésie de tous les temps. Depuis lors, j'ai cherché ce reflet dans la vie et dans l'Art. La Bible est comme une résonance de la nature et ce secret j'ai essayé de le transmettre....



PAR FRANÇOIS-
JEAN MARTIN²

Pour moi, la perfection dans l'Art et dans la vie est issue de cette source biblique. Sans cet esprit, la seule mécanique de logique et de constructivité dans l'Art comme dans la vie ne porte pas de fruits. »

Une exigence de spiritualité a dicté le travail de sa vie, l'art a toujours été pour lui un mode d'accession au sacré, comme un mode de com-

¹ Ce texte est le résumé d'une d'introduction, écrite en décembre 2009, en vue d'une visite guidée du musée Marc Chagall à Nice. L'auteur s'est inspiré de l'excellent catalogue des collections publié par la Réunion des musées nationaux, « *Musée National, Message Biblique, Marc Chagall, Nice* », Paris, 2001, réédition de celui établi en 1990 par Sylvie Forestier, conservateur général honoraire du Patrimoine alors directeur de ce musée. Bien entendu, ils ne peuvent être tenus pour responsables du texte ici présenté et des positions que défend l'auteur.

² L'auteur a été formé à la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg, il est aussi peintre et sculpteur, formé par son père, Francisc MARTIN, sculpteur, diplômé du concours national Meilleur ouvrier de France. Il a enseigné les Arts Plastiques et est chargé de mission pour l'Education au Patrimoine au Rectorat de l'Académie de Strasbourg. Il est peintre animalier associé au musée de Zoologie de Strasbourg.

³ Actes publiés en 1964 par l'Université de Chicago.

munion universelle. Dans une conférence qu'il a prononcée à Washington, lors d'un colloque du 2 au 4 mai 1963³, Chagall s'interroge sur la crise morale de l'Occident : « Pourquoi sommes-nous devenus si angoissés depuis quelques temps ? Plus l'homme se libère de ses chaînes avec audace, plus il se sent seul, perdu dans la foule, prisonnier du destin. ... Si nous sommes émus au plus profond de nous-mêmes par la Bible, c'est surtout parce que, ... c'est la plus grande œuvre d'art au monde, qui contient le plus haut idéal de vie sur terre. » En 1958, il avait déjà dit à l'Université de Chicago : « J'ai choisi la peinture : elle m'était aussi indispensable que la nourriture. A ce propos, je rappellerai l'image biblique de Moïse qui a bégayé, mais que Dieu a poursuivi afin qu'il fasse son devoir. Ainsi, nous tous, malgré nos bégaiements, quelqu'un nous poursuit pour que nous fassions notre devoir. »

Mme Forestier souligne le rêve poursuivi par Chagall : « ... créer un vaste cycle religieux, compris dans l'acceptation étymologique du terme - qui re-lie -, où s'uniraient en un langage poétique universel, peinture et parole biblique. Projet qui est au cœur de l'œuvre tout entière qui en est l'aboutissement, et comme le testament spirituel. »

Les tableaux du Message biblique

Chagall a dit que ces tableaux, il a voulu les laisser en France où il est « né comme pour la deuxième fois » et dans cette Maison à Nice pour que les hommes essaient d'y trouver une certaine paix, une certaine spiritualité, une religiosité, un sens de la vie. Il atteint aussi une forme d'universalité en disant : « Ces tableaux, dans ma pensée, ne représentent pas le rêve d'un seul peuple mais celui de l'humanité ... Ce rêve est-il possible ? Mais dans l'Art

comme dans la vie tout est possible si, à la base, il y a l'Amour. »

Ce mot de la fin de son message me semble bien au centre de la vie, de l'Art et du rêve (dans le sens de Martin Luther King) de Chagall. Ainsi, dans le cycle de la Genèse, le choix d'Abraham s'impose bien sûr, mais pas seulement comme père identifiant d'Israël (Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob) mais aussi père identifiant des nations.

Il est évident que les dix-sept grandes compositions peuvent être analysées en fonction de la chronologie du texte biblique, mais le choix de ces épisodes plutôt que d'autres, est déjà parlant. Si suite et unité d'ensemble il y a, il n'en demeure pas moins que chaque tableau a son unité propre. Comme toute œuvre, elle est liée à un contexte, celui d'une époque ou celui de l'auteur. Le Message Biblique n'échappe pas à cette réalité, il s'inscrit dans la réalité de la vie du peintre qui sourd dans les toiles livrant de souterraines filiations.

La vie de Marc Chagall

Chagall est né le 7 juillet 1887 à Lyozno près de Vitebsk, petite ville de Biélorussie. La ville reste liée à l'économie agricole et garde un caractère rural. La plupart de maisons d'habitation sont en bois, modestes ou richement décorées de couleurs vives, seules les nombreuses églises et la cathédrale orthodoxe dominant. La ville, lieu de mémoire va être très présente dans ses tableaux comme archétype de la terre natale, un paradis perdu. La communauté juive est importante, les synagogues et les écoles talmudiques y ont droit de cité. Chagall fera souvent référence à la réalité culturelle juive de la structure sociale du ghetto. La famille de Chagall est liée à une tradition particulière de la piété juive : le hassidisme. Hassid veut dire pieux, ce courant privilégie la sincérité de la prière, l'émo-

tion spontanée de la relation à Dieu plutôt que l'exégèse talmudique. C'est une forme de religion populaire qui s'oppose à la religion savante des rabbins qui commentent la loi. Elle s'exprimera par le chant ou le geste. La danse y occupera une place connue de nos jours par des films (Rabbi Jacob, et d'autres). La joie occupe une place très importante. Mais Chagall reste néanmoins imprégné aussi de la culture biblique du commentaire typique des écoles rabbiniques.

C'est parce qu'il est profondément ancré dans sa culture juive et même judéo-chrétienne, parce qu'il a fait de la Bible la référence qu'il touche à l'universel. Ses crucifixions montrent un Christ revêtu du châle de prière juif, il va insister sur le fait que Jésus était juif et la souffrance de ce dernier va symboliser celle du peuple.

La vie familiale est celle d'une famille profondément unie dont le cours est rythmé par la pratique religieuse juive, liée au rituel et à l'enseignement de la Torah et du Talmud. La Bible est au centre de la mémoire de Chagall mais elle était lue dans son milieu au travers du Talmud. Il lui faudra une démarche de distanciation d'avec sa religion pour retrouver la Bible. En effet, la vocation de peintre de Chagall ne peut se vivre qu'en rupture avec son milieu. On a certainement aujourd'hui beaucoup de peine à imaginer la vie dans un ghetto juif au début du XXème siècle en Russie où l'unité du groupe juif permet la survie, où les rites ponctuent et réglementent toute la vie. Or cette société juive de stricte obédience, interdit la représentation de la figure humaine. Il faut une force de caractère non négligeable pour oser la transgression. Chagall a trouvé un appui extraordinaire dans sa mère qui va l'inscrire à l'école de dessin et de peinture. La peinture que porte en lui Chagall et ses audaces de coloriste ne peuvent trouver leur place dans le courant que soutient cette école.

Aussi, Chagall quitte Vitebsk pour St-Petersbourg en 1907. Ouverte aux influences de l'Occident, c'est la capitale artistique et culturelle de la Russie impériale, il va y fréquenter le milieu artistique et en particulier une intelligentsia juive. Il va y affirmer une symbolique personnelle qui mène à une autre peinture. Il élabore son langage propre refusant tout académisme. A l'image de Gauguin, il affirme une peinture sauvage et libre qui puise dans la couleur son énergie jubilatoire. Les



thèmes sont très liés à la mémoire familiale. Un autre thème est celui de l'exil, là encore le choix d'Abraham n'est pas gratuit « mon père était un étranger », c'est en tant que nomade et qu'exilé que le peuple a vécu et Chagall né en 1887 et mort en 1985 à 97ans a traversé tous les terribles soubresauts de l'histoire vivant souvent en exil à l'image de son peuple. Après la prise du pouvoir par les bolcheviques qu'il a accompagné à ses débuts, il se retrouve à Paris dans la tourmente picturale de l'après impressionnisme. Suite à la commande de Vollard pour l'illustration de la Bible, Chagall et sa famille vont vivre en Palestine en 1931-1932. Il y peint les sites bibliques et y commence les gouaches préparatoires aux gravures de la Bible. L'année suivante 1933, verra le premier autodafé de ses œuvres par les nazis à Mannheim. Ce

LA BIBLE

voyage va réduire les références à la culture judéo-russe pour prendre la dimension tragique de la terre d'Israël, perdre le particularisme pour au travers du destin du peuple, témoigner de l'universalité du message biblique...

Marc Chagall, qui s'éteignit le 28 mars 1985 à l'âge de quatre-vingt dix-sept ans, a suscité une fascination et une admiration dans le monde entier.

Malgré la multitude d'idées et de suggestions qu'il trouva à Paris, il demeura fidèle à ses origines marquées par cet hasidisme féru de contes et d'histoires, panthéisme juif dont la foi dans le lien indissoluble entre Dieu et l'homme permet aux croyants de croire et de vivre des miracles. Et c'est bien un monde de miracles que nous dépeignent les toiles de Chagall, des miracles accomplis au quotidien, dans la chambre des amants, dans les rues de Vitebsk ou sous la tour Eiffel. Le ciel et la terre semblent se rencontrer dans ce monde qu'il a si souvent peint à l'envers. Dans ces toiles, les hommes, les vaches, les poules et les oiseaux défient les lois de la gravitation et flottent heureux dans les airs.

Le caractère fabuleux du monde chagallien, son charme oriental, ont souvent fait oublier le côté plus sombre de son œuvre. Il apparaît dans les toiles décrivant les pogroms et les humiliations des juifs que Chagall a connus jeune homme, dans la Russie tsariste. Dans les années trente et quarante, il fut profondément bouleversé par le sort des juifs sous la terreur nazie. C'est à cette époque qu'il peignit de nombreuses crucifixions, symboles de l'oppression et de la souffrance. Et bien que ce thème tiré du Nouveau Testament ait soulevé de violentes critiques au sein de la communauté juive, Chagall ne put s'empêcher d'y revenir sans cesse.

Conclusions

Chagall refusa d'adhérer à une école de style de peinture. Le peintre demeura un individualiste. Chagall devint ce grand coloriste dont Picasso dira plus tard: «Après la mort de Matisse. Chagall est le seul artiste à avoir vraiment compris l'essence de la couleur [...]. Depuis Renoir, aucun artiste n'a eu le sens de la lumière comme Chagall.»

Chagall fut le témoin des années les plus turbulentes du XX^e siècle. Il se trouvait au cœur de l'ouragan lorsque le fauvisme, le cubisme, l'expressionnisme, le dadaïsme et le surréalisme se déchaînèrent. Il connut en Russie les mouvements avant-gardistes du constructivisme et du suprématisme. Chagall assista à la montée de l'art abstrait et à l'arrivée triomphale de la peinture américaine avec l'expressionnisme abstrait et le Pop Art. Il vécut la guerre, la révolution et n'échappa à l'holocauste qu'en s'exilant aux Etats-Unis. Il fut le témoin de la renaissance d'Israël et de ses combats pour s'affirmer.

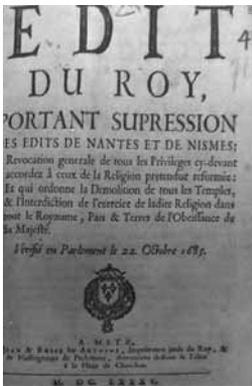
Et pourtant, c'est bien l'amour qui est le fil conducteur de son œuvre: «Malgré les difficultés de notre monde, je n'ai jamais renoncé en mon for intérieur à l'amour dans lequel j'ai été élevé, pas plus qu'à l'espoir de l'homme dans l'amour. Comme sur la palette d'un peintre, il n'y a dans notre vie qu'une seule couleur qui donne un sens à la vie et à l'art, la couleur de l'amour.»

C'est cette conviction qui toute sa vie fut son credo et qu'il traduisit tout particulièrement dans son interprétation picturale des textes de la Bible, c'est cela qui me fait oser dire que sa peinture se veut médiation qui actualise, un commentaire du texte et par là même en propose une intelligibilité. Il s'agit donc d'une «midrash⁴» visuelle du texte, c'est à dire d'interprétation visuelle du texte.

F-J.M.

⁴ Le Talmud est constitué de la Torah (texte de l'Ancien Testament), de la Midrash (interprétation du texte) et de la Gemara (interprétation de la Midrash).

La Bible de Sacy et la souveraineté de Dieu dans l'Histoire



**Louis XIV, par
absolutisme royal et
volonté d'unité politique
et religieuse va supprimer
la liberté de culte aux
Protestants en révoquant
en 1685 l'Édit de Nantes
qu'avait signé Henri IV en
1598 et qui apportait la
paix
religieuse en
France après
les Guerres
de Religion.**



FRANÇOIS-JEAN
MARTIN

LA PERSECUTION DES PROTESTANTS

Tous les moyens sont bons pour obtenir l'abjuration de ceux de la « Religion Prétendue Réformée ». La loi prive peu à peu les protestants de toute liberté civile, professionnelle ou religieuse. L'Édit de Nantes se vide de son contenu. Tout est prétexte à la démolition des temples et à des frustrations. Moyens répressifs : on enlève les enfants des réfractaires, les dragonnades imposent aux réformés le logement des troupes de soldats appelés « missionnaires bottés » qui, par la violence et la ruine, obtiennent des abjurations de masse.

En octobre 1685, l'Édit de Fontainebleau révoque l'Édit de Nantes, interdit le culte protestant et précise les mesures qui préviendront tout retour à l'ancienne doctrine : les temples sont rasés, les pasteurs envoyés en exil, les frontières sont fermées au vu de l'hémorragie démographique et économique que la répression a suscitée, les enfants doivent obligatoirement être enseignés dans la religion du roi...

Nombreux seront ceux qui, attachés à leur foi, et n'étant pas partis en exil dans les pays du « Refuge » (Suisse, Allemagne, Hollande, Angleterre, ...), se réuniront « au Désert », à l'abri des regards, dans des endroits cachés, pour célébrer le culte interdit, organisant une « église de l'ombre », clandestine, pendant plus d'un siècle

en risquant la mort, les galères ou la prison à vie. Les Cévennes vont être le théâtre de la Guerre des Camisards. Révolte armée pour tenter de retrouver la liberté de culte, elle opposera quelque 3.000 protestants, les Camisards, à environ 30.000 soldats, de 1702 à 1704, sans réussir à fléchir l'intolérance et la répression. Il faudra attendre la Révolution Française (1789) pour que soient proclamés la liberté de conscience et le libre exercice du culte.

LA BIBLE DE SACY

Isaac Louis Lemaistre, plus connu sous le nom de de Sacy, naquit à Paris en 1613. Il était d'origine huguenote. Son père, Isaac Lemaistre, gagné à la religion réformée en 1616, dut subir, comme hérétique, les persécutions acharnées de sa famille. Celle-ci, à grand renfort de calomnies, le fit enfermer à la Bastille en 1619, après lui avoir enlevé ses cinq fils, dont l'un était Isaac, le futur traducteur de la Bible.

Sans cet attentat, le protestantisme aurait sûrement compté une gloire de plus, et aurait peut-être possédé, dans la langue du grand siècle, la traduction originale des Écritures qui lui manque.

La mère d'Isaac de Sacy, Catherine Arnauld, sœur du grand Arnauld, était petite-fille d'Arnauld, seigneur de Corbeville, qui avait embrassé la réforme et épousé une sœur de l'illustre Anne Bourg. Tout en regrettant que la traduction de de Sacy ne soit pas nôtre, on ne peut que noter avec intérêt cette origine protestante d'une traduction catholique de la Bible.



Dès sa jeunesse, Isaac de Sacy fit preuve d'un grand amour pour l'étude et d'une grande piété. Il choisit l'état ecclésiastique, mais sa profonde humilité lui fit retarder son entrée dans les ordres jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Aussitôt consacré, il fut appelé à la direction des religieuses et des solitaires de Port-Royal.

Très versé dans l'Écriture, sans cesse en prières, plein d'onction et d'autorité, « il fut, dit M. Maulvaut, le type du prêtre réalisant au plus haut point l'idéal des vertus sacerdotales »¹. Il renvoyait toujours les âmes à la lecture et à la méditation des Écritures. « Sur ce point, dit Sainte-Beuve, il était aussi absolu que ceux qui croient à la Bible seule, sans autre tradition nécessaire. » « Avec une Bible, disait-il, j'irais jusqu'au bout du monde. »

Isaac Lemaistre était donc bien préparé pour travailler à la traduction de la Bible. S'il attacha son nom à cette traduction — Sacy n'est que le nom d'Isaac retourné, avec transposition du c et de l's pour faciliter la prononciation — il n'en fut pourtant ni le seul initiateur, ni le seul artisan. Cette œuvre fut en réalité l'œuvre de Port-Royal.

Déjà vers 1640 les solitaires de Port-Royal s'étaient proposés de traduire le Nouveau Testament. Pascal y assistait et son opinion fut prépondérante pour fixer le genre de style qui devait être adopté pour la traduction.

Les religieuses de Port-Royal prirent un intérêt extraordinaire à cette traduction des Saintes Écritures. Elles y collaborèrent même, et cela d'une manière probablement unique dans l'histoire des traductions de la Bible, en l'arrosant de

¹ Encyclopédie des sciences religieuses, article : Lemaistre (Louis Isaac).

leurs prières. Elles prièrent, et même « prièrent sans cesse » pour les traducteurs. Elles s'organisèrent en groupes, et comme des sentinelles qui se relèvent, les groupes se relayaient pour prier. A genoux, elles offraient ainsi à Dieu des prières ferventes et continuelles, le suppliant de faire descendre sur les traducteurs de sa Parole l'esprit de sagesse, de lumière et d'intelligence, afin qu'il ne put sortir de leurs plumes qu'une sainte et pure traduction du volume inspiré, image fidèle du texte original.

La persécution contre Port-Royal recommença en 1660 et les traducteurs furent obligés de se disperser. Le travail ne put être repris qu'en 1666. Il fallut prendre des précautions et travailler en cachette. On reprit d'abord les quatre Évangiles. La révision s'acheva chez la Duchesse de Longueville. On avait fixé le 13 mai 1666 pour revoir, en dernier lieu, la préface préparée par de Sacy. Ce jour-là, de grand matin, de Sacy, accompagné de son disciple Fontaine, prit le chemin de l'hôtel de Longueville.

Il avait dans la poche le manuscrit de sa préface. Avec quelle joie, il voyait luire le jour où l'on allait achever la laborieuse entreprise ! La Bastille était sur leur chemin. Devant la forteresse, le maître et le disciple s'apitoyèrent sur le sort du pauvre Leveux, libraire de Port-Royal, qu'on y avait enfermé. Tout à coup, ils entendirent une voix qui criait derrière eux : « C'est assez, messieurs, c'est assez ! » et, au même moment, ils se virent arrêter par le personnage qui avait prononcé ces mots, un commissaire civil, instrument des jésuites, qui avaient obtenu contre eux un décret d'emprisonnement.

Un instant après, de Sacy, dépouillé de son manuscrit, était enfermé à la Bastille, ainsi que Fontaine. Devinerait-on quel fut à ce moment le plus grand chagrin de de Sacy ? Ce fut de n'avoir pas emporté ce jour-là son Saint-Paul. Depuis deux ans



SUR L'ENCLUME DE LA FOI HUGUENOTE TOUS LES MARTEAUX S'ÉTAIENT BRISÉS. LE FANATISME S'ÉTAIT ÉVANOUÏ, LA HAINE DES PERSÉCUTEURS ÉTAIT VAINCUE. L'ABSOLUTISME ROYAL S'ÉTAIT DÉCONSIDÉRÉ. ET AVANT DE PAYER SUR L'ÉCHAFAUD LES FAUTES DE SES PRÉDÉCESSEURS, LOUIS XVI DUT RECONNAÎTRE LA FAILLITE DE LA PERSÉCUTION PAR CES MOTS DE L'EDIT DE TOLÉRANCE : « LES SOUFFRANCES LES PLUS LONGUES N'ONT PAS ÉTÉ CAPABLES DE LES CONVERTIR. »

qu'il s'attendait toujours à être saisi, les épîtres de Paul ne le quittaient pas. Il les avait fait relier tout exprès. « Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, disait-il, quelque part qu'on me mette, pourvu que j'aie avec moi mon Saint-Paul, je ne crains rien. » Et justement, ce jour-là, il ne l'avait pas ! Il se consola toutefois au

moyen d'une Bible latine qui lui fut accordée². L'idée lui vint alors de mettre ses loisirs forcés à profit pour traduire l'Ancien Testament. Chose remarquable, Isaac de Sacy fit cette traduction de la Bible dans le donjon même où son père, martyr huguenot, avait lu la Bible tant de fois.

SUCCES ET BENEDICTIONS

Pendant que de Sacy était à la Bastille, les Jansénistes firent imprimer leur Nouveau Testament à Amsterdam, car on leur en refusait l'autorisation en France. La Sorbonne fit campagne contre la nouvelle traduction, mais Arnauld défendit triomphalement, dans ses « Réponses magistrales », l'œuvre de Port-Royal. Ce Nouveau Testament fut favorablement accueilli par tous. « Ce fut, dit Sainte-Beuve, non seulement chez les personnes de piété, mais dans le monde et auprès des dames un prodigieux succès. » Dès 1667, il s'en débita cinq mille exemplaires dans l'espace de quelques mois. Il y en eut cinq éditions cette même année, et quatre l'année suivante. En 1683, il s'en était vendu 40.000 exemplaires. Louis XIV, nous l'avons vu, en fit imprimer à lui seul 20.000 exemplaires.

Il y eut mieux encore. Dès que la traduction fut prête, les jansénistes, vraie Société biblique avant la lettre, envoyèrent de Paris un grand nombre de colporteurs chargés de la vendre au prix de revient, et même, dans certaines circonstances, à des prix réduits, et ils couvrirent la dépense par des dons volontaires.

Quant à l'Ancien Testament de de Sacy, les ennemis de la Parole de Dieu, effrayés du succès du Nouveau Testament,

firent ce qu'ils purent pour en empêcher la publication. De Sacy, selon la vieille tradition romaine, se vit imposer comme condition, pour publier son Ancien Testament, d'y ajouter des explications. Ce fut un retard de plus de vingt années.

Après tout ce qui précède, on voit que M. Petavel n'a rien exagéré en disant que « la version de de Sacy fut pour la France un instrument d'évangélisation dont on calculerait difficilement la salutaire influence ».

Ce fut après s'être nourri de la traduction de de Sacy que Racine composa les deux chef-d'œuvres de notre langue : Esther, en 1689 et Athalie, en 1691.

A l'instar d'autres traducteurs de l'Écriture, Olivétan, Martin, Ostervald, que l'humilité caractérisait, de Sacy, à son tour, nous frappe par son humilité. Ne serait-ce pas que Dieu n'élève que ceux qui s'abaissent, et ne confie les grandes tâches qu'aux humbles ? Ne serait-ce pas aussi que, plus que toute autre chose, le contact intime et prolongé avec la Parole de Dieu met l'homme dans le vrai, lui fait sentir la grandeur de Dieu et son propre néant ?

CONCLUSION

Par l'histoire de cet enfant huguenot enlevé et élevé pour en faire un prêtre ou un moine et ainsi bien triompher, c'est Dieu qui est resté souverain et qui a même utilisé toute cette formation pour en tirer gloire. Ceci ne répond pas à tous ces enfants qui sont morts. Mais comme Job, dans cette histoire vraie, je peux dire que Dieu reste souverain. Puisse-t-il augmenter notre foi et nous utiliser comme il veut. F-J.M.

² Tout ceci d'après Sainte-Beuve, dans « Port-Royal ».

Paru en librairie

La rédaction de « Servir » ne cautionne pas obligatoirement toutes les affirmations et positions présentées dans les ouvrages répertoriés. Certains ouvrages peuvent toutefois présenter un intérêt pour l'étude et nous faisons alors mention de nos réserves.

Israël – Peuple, Foi et Terre - Esquisse d'une synthèse

JEAN-PAUL REMPP, ÉDITÉ PAR L'AUTEUR, 156 PAGES, 15,00 € (+ PORT : 4,00 €)

Ce livre aborde certaines questions, souvent controversées – Qu'est-ce qu'un Juif ? Quel est le rapport entre Israël et l'Église ? Quel témoignage à l'égard des Juifs ? Comment comprendre le retour des Juifs sur leur terre ancestrale ? – sans visée polémique, mais avec un réel désir de fournir les éléments nécessaires à une juste compréhension de la place et du rôle d'Israël, et à une réflexion sereine sur les relations entre Juifs et chrétiens. Un livre à lire par tous ceux qui ont une relation de cœur avec le peuple juif et Israël !

Extrait de la préface par Jacques BUCHHOLD : « Plus que peut-être pour tout autre groupe humain, le chrétien, en particulier évangélique, pourrait vivre dans l'illusion qu'il connaît bien la réalité du monde juif. En effet, ne partage-t-il pas avec les Juifs qui l'entourent une part d'histoire non négligeable et une révélation scripturaire qui forgent leur identité ? Le danger, pour le chrétien, est d'interpréter la réalité juive actuelle à la lumière de cet héritage commun et non à l'aune de ce qu'elle est réellement. Or, la découverte de cette

réalité juive à laquelle Jean-Paul REMPP nous invite est déroutante, tant sa diversité est inattendue (...). Deux événements du XX^e siècle ont marqué la conscience juive à tout jamais : la Shoah et la fondation, en 1948, de l'État d'Israël. Gouvernés par la providence mystérieuse de Dieu, ce



déchaînement du mal et cette espérance de paix demandent à être interprétés. Or, les divergences sont profondes (...). On peut savoir gré à Jean-Paul REMPP de préciser les enjeux, de relever les points d'accord entre chrétiens évangéliques et de préciser où se situent les lignes de fracture. »

Commande accompagnée de votre règlement à adresser à : M. REMPP Jean-Paul - 105 chemin du Grand Revoyet - 69600 OULLINS - Tél. 04.78.86.00.69

Le rosier du désert

JEAN-PIERRE BORY, ÉDITIONS CAEF, 364 PAGES, 19,00 € FRANCO DE PORT

Ce livre relate le récit passionnant des 60 années de l'histoire de la mission des Assemblées évangéliques de France au Tchad. Dans le centre de ce pays d'Afrique, où l'Évangile n'avait jamais été annoncé, on assiste émerveillé à la naissance et à la croissance de l'Église du Guéra, au centre



du Tchad, dans un contexte animiste et musulman. Quelle expérience édifiante de voir de jeunes croyants africains grandir spirituellement, prendre des responsabilités et tenir bon dans la tourmente grâce au dévouement inlassable des missionnaires.

Le récit est captivant et bien écrit par l'un des acteurs de cette aventure. Chaque croyant devrait lire ce livre pour mieux comprendre et soutenir par la prière nos frères et sœurs africains et les missionnaires partis à leur service. Commande, accompagnée de votre règlement, à adresser à : Éditions CAEF - 471 avenue Victor Hugo - 26000 VALENCE

Comment lire la Bible

ALFRED KUEN, ÉDITIONS BLF EUROPE, 2001, 144 PAGES, 8,00 €

Cet ouvrage n'est pas récent, mais nous saluons les éditions BLF qui réimpriment un livre qui a été utile pour de nombreuses personnes déjà. L'auteur est très connu, non seulement dans nos Églises de Frères, mais dans toute la francophonie comme une des références théologiques. Les thèmes suivants sont abordés : lire la Bible, la méditer, l'étudier, faire connaissance avec l'Ancien Testament, et sonder les Écritures. A mettre en toutes les mains. RK

